

# Un accueil sous les vivas

Patrick de Saint-Exupéry

Le Figaro, 27 juin 1994, page 2

**Dans l'est du pays tenu par les forces gouvernementales et les milices hutues, la population considère les soldats français comme des sauveurs et des alliés.**

KAYOVE (est du Rwanda) : de l'un de nos envoyés spéciaux Patrick de Saint-Exupéry.

Le convoi s'est ébranlé à 9 heures du matin. A sa tête, une jeep de l'armée française, conduite par le capitaine Becquet [Bucquet Éric]. Derrière, une dizaine d'autres véhicules militaires, suivis par une caravane de presse.

La traversée de Goma (Zaïre) s'effectue au petit pas. Au-dessus de la ville, dans le ciel azuré, les Transall de l'armée de l'air se glissent entre de hauts volcans avant d'atterrir sur la piste plantée dans une cuvette. L'aéroport bruisse d'activité. Des soldats ont planté leur tente sous la tour de contrôle. Une popote de campagne fume. Des dizaines de caisses de matériel sont déchargées, tandis que les ordres fusent.

Une foule de Zaïrois s'est dispersée tout au long des rues. Ici, dans ce coin déserté au coeur de l'Afrique, le spectacle est rare. Les habitants apprécient l'incessant défilé de véhicules blindés légers, de jeeps et de bérêts rouges et verts. Certains même applaudissent. Les affaires reprennent : « *Les Blancs*

*sont de retour!* » s'exclament un Zaïrois. « *Je n'aime pas ça...* », soupire un autre, opposant au président Mobutu, lui. La douane séparant le Zaïre du Rwanda est atteinte en quelques minutes. Les barrières sont levées haut. Le convoi file tout droit, sans formalités, sans le moindre arrêt.

Gisyezi [sic], « capitale » du gouvernement intérimaire rwandais, est là, coincée sur le bord du lac Kivu, juste en bordure de frontière. Si le gouvernement – qui a déjà quitté la capitale, Kigali, puis la grande ville du sud, Gitarama – recule de quelques mètres, il se trouve de facto en exil.

## Entre guerre et paix

L'ambiance de Gisyezi [sic] est étrange. Ville natale du président Juvénal Habyarimana, assassiné le 6 avril dernier, cette cité est un bastion des extrémistes hutus. Elle est aussi un petit paradis. Des dizaines d'impressionnantes villas, aux jardins soignés et parfaitement entretenus, sont alignées au pied de volcans rougeâtres, sur les rives de l'immense lac Kivu. Tout respire l'ordre, la propreté et la paix.

Des barrages hâtivement dressés rappellent toutefois qu'à quelques dizaines de kilomètres se déroule un conflit atroce. Les villas des dignitaires

du régime sont sous la garde de soldats des forces armées rwandaises (FAR). Les seuls véhicules à circuler dans la ville sont conduits par des militaires omniprésents. Pour se déplacer, il faut un laissez-passer. Les voitures civiles ont toutes été peinturlurées de boue pour mieux les camoufler aux yeux des adversaires. Ces troupes du FPR qui ne cessent d'approcher.

L'arrivée du convoi français provoque, en quelques instants, des dizaines de vivas. Surgie d'on ne sait où, une foule de civils et miliciens mélangés arbore des petits drapeaux bleu, blanc, rouge. Les militaires rwandais décident de prendre les choses en main. Une jeep réquisitionnée par les forces gouvernementales ouvre le passage. Un pick-up chargé de miliciens se place au milieu du convoi. Ils crient : « *Vive la France !* » La foule reprend : « *Vive les Français !* »

A Paris, samedi, le général Germanos, chef d'état-major adjoint chargé des opérations, parlait de « *tiraillements* » dans les rapports noués entre les forces françaises et gouvernementales. Sur le terrain, on évoquerait plutôt l'enthousiasme populaire d'une foule voyant débarquer son sauveur. Impression confirmée par tous les officiers français : « *Dans chaque village que nous avons pu traverser, nous avons rencontré un accueil identique* », confie l'un d'eux.

Chef de l'opération « Turquoise », le général Lafourcade était, samedi soir, sur le tarmac de l'aéroport de Goma, plus réaliste. « *Nous entretenons des rapports de courtoisie avec les forces armées rwandaises, reconnaissait-il ; la population est amicale, nous pensons que notre présence sera dissuasive.* » Pour l'heure, la présence française au Rwanda est surtout

limitée à des incursions de jour et à des reconnaissances le long des principaux axes de circulation.

L'étrange convoi, rassemblant militaires et journalistes, poursuit sans halte sa progression, dans un paysage vallonné, où la jungle succède à d'immenses champs de théiers.

In extremis, avant de partir à l'aube, une quarantaine de soldats sénégalais ont été intégrés dans la caravane. Ils n'ont aucun rôle précis. Le commandement de l'opération « Turquoise » les a probablement placés dans le convoi pour faire la preuve que la France n'est pas isolée. Ils servent de faire-valoir, s'en rendent compte et ont bien du mal à assumer le rôle qu'on entend leur faire jouer. D'autant que, embarqués dans un camion français conduit par un soldat français, ils ressentent quelque humiliation à être ainsi exhibés face aux caméras de télévision. Ils se vengent en plaçant les Français en position délicate : « *Les soldats gouvernementaux rwandais nous jettent des fleurs*, lance un officier sénégalais, *ils sont bien contents de notre présence.* »

## Pillages

Les soldats français ne ressentent pas cette frustration. Ils sont trop pressés. L'allure s'accélère : « *Nous devons rejoindre Kibuye à 14 h 30* », lance le capitaine Becquet. Bien peu ont le temps d'apercevoir ces maisons brûlées et isolées qui jalonnent régulièrement la piste. Rencontré au détour d'un virage, un journaliste anglais du *Times* explique : « *Ils continuent de brûler des maisons et tuer des gens. J'étais hier à Bigabiro [Bisesero], et j'ai vu brûler deux cents maisons. Il y avait également des pillages et des*

*exactions. Chaque soir des gens étaient exécutés.* » Le capitaine Becquet prend note, il ne peut rien faire tout de suite : « *Je rendrai compte ce soir au commandement à mon retour de mission.* » Des soldats rwandais sont là au bord du chemin. « *Je suis très content de voir les Français car c'est un pays ami* », s'exclame le sergent-chef Pascal. « *Les Français sont venus pour rétablir l'ordre et la paix dans notre pays* », reprend le chef des jeunes de l'ancien parti unique au pouvoir, Bernard Monyagashiru, *Les militaires français qui sont là vont nous aider à lutter contre les agresseurs FPR. La France n'est pas là pour se battre contre les miliciens.* »

Une heure plus tard arrivée à Kayove, un petit village perdu au bord de la piste. Quarante quatre réfugiés sont hébergés dans une mission. Ils sont tous hutus et viennent de Kibungo, une ville située à l'est du Rwanda et tombée aux mains du

FPR voici plus d'un mois. Ils ont eu de la chance, ils ont pu fuir. Des massacreurs ? D'anciens miliciens ?

Un officier français avoue son désarroi : « *Comment reconnaître ces gens, savoir ce qu'ils ont fait ?* » Le capitaine Becquet poursuit : « *Il y a dans ce village des maisons détruites ; mais, selon les gens d'ici, il n'y a pas eu de massacres.* » Normal : les « gens d'ici » sont tous plus ou moins affilié au CDR, un parti violemment antitutsi.

« *Ici, à Kayové, il y a eu de la chasse aux Tutsis*, reconnaît Egide Manobwe, un villageois. « *On les a traqués parce que certains d'entre eux soutenaient le FPR. Mais on n'a pas réussi à tous les prendre. Beaucoup avaient fui. Depuis, il reste quelques Tutsis ici. Des instituteurs. Eux, on ne leur a rien fait, ils ne soutiennent pas le FPR.* » Les soldats français poursuivent leur route vers Kibuyé. Egide reste sur le bord de la route. Avec son témoignage qui n'intéresse plus personne.